

Le Parfum  
de l'hellébore

Cathy Bonidan

# Le Parfum de l'hellébore



© 2017 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0203-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](http://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

## Avertissement

Ce livre est une œuvre de pure fiction.

Vous pourrez néanmoins trouver au fil des pages certaines citations de psychologues ou de psychiatres reconnus. Elles ont été introduites pour appuyer les propos de personnages créés de toutes pièces.

Le centre Falret, dont il est fait mention dans ce roman, n'a jamais existé. À l'époque où se situe l'action, un tel établissement relevait encore du domaine de l'utopie.

Pourtant, ici ou ailleurs, hier ou aujourd'hui, des hommes, des femmes se sont battus et se battent encore pour faire reculer l'ignorance. Dès lors, au cœur de la fiction, il est tentant de vouloir rendre hommage à tous ces êtres d'exception qui devancent l'histoire...

À tous les enfants qui décrivent le monde  
dans la marge de leurs cahiers...

# PREMIÈRE PARTIE

*È pericoloso sporgersi.*

Trois mots dans une langue étrangère pour résumer ces derniers mois. Une mise en garde dont elle n'avait pas tenu compte.

Le paysage qui défilait à l'envers lui donnait mal au cœur sans pour autant lui apporter la consolation d'un possible retour en arrière. Au contraire, bercée par le martèlement lancinant des roues sur les rails, elle voyait son enfance s'éloigner irrémédiablement.

Malgré le bruit, elle se surprit à retenir sa respiration. Elle craignait qu'un soupir importun ne vînt perturber la lecture de la femme assise en face d'elle, entraînant le redressement du chignon et le jugement sans appel d'un regard courroucé.

Elle ferma les yeux.

1

Septembre 1956

Paris, le 21 septembre

Chère Lizzie,

Je me confonds en excuses pour ce mois de silence.

Je sais la promesse que j'avais faite de t'écrire sitôt mon installation à Paris, mais je n'avais pas soupçonné à quel point ce déracinement se révélerait difficile.

Rien ne m'avait préparée à cela, ni mon désir d'émancipation ni la joie de quitter la province, fût-ce à la suite des événements que tu connais. Pas même ma répugnance à l'idée d'entamer une nouvelle année dans la cour du lycée Sainte-Geneviève, sous la vigilance méprisante de certaines sœurs dont je préfère taire les noms.

Lorsque j'ai débarqué le 19 août sur le quai de la gare, ma tante et ma cousine guettaient mon



arrivée. J'ai lu dans leurs regards le portrait peu flatteur qu'on avait esquissé de ma personne. Je m'y attendais.

Je venais de parcourir six cents kilomètres en m'imaginant suivre un rite initiatique à la manière des héroïnes des romans de Jane Austen, que je vénère au point de t'avoir affublée de ce diminutif qui t'amuse depuis trois ans.

Mais, comme tu es ma meilleure amie (et la seule désormais), tu connais les remords qui ont pu me poursuivre lors de ce voyage. À peine descendue du train, j'ai été escortée (ce terme est choisi, car j'avais l'impression d'être une mauvaise fille que l'on mène à sa cellule) jusqu'au métro, pour y découvrir un monde que je ne soupçonnais pas.

Les scènes que nous avons parfois commentées dans nos rêves de la capitale n'ont rien à voir avec le tableau auquel j'ai été confrontée ce jour-là. On oublie que les films que nous voyons au cinéma ont connu des arrangements, sur le plan tant des images que du son, qui trahissent la réalité. Je t'avoue qu'à cet instant, au cœur de ce souterrain, tout

n'était que bruit, fureur et précipitation. Mes sens n'avaient jamais été violentés de la sorte.

Mes yeux discernaient plus de silhouettes que je n'en avais aperçues les jours de fête votive sur la place du marché de Cesnas. Mes oreilles percevaient dix conversations à la minute dont certaines ponctuées de cris, d'insultes ou de rires sans que personne autour de nous y prêtât la moindre attention. Enfin, je tairai ce que me rapportait mon nez, car je sais que tu en serais incommodée, même là où tu te trouves.

Tous ces détails pour que tu sentes à quel point ton absence se faisait plus douloureuse à chaque pas que j'effectuais en direction de ma nouvelle demeure. Ce chaos m'a accompagnée jusqu'à l'appartement.

Je ne puis dire aujourd'hui si la rue était aussi agitée que le métro ou si la cacophonie avait totalement gagné ma mémoire. Je suis arrivée rue Saint-Maur dans un état d'abattement qui t'aurait étonnée, toi qui vantes toujours mon énergie infatigable. Un mois plus tard, j'avoue être plus nuancée sur les désordres de la capitale.

Sous surveillance constante les premières semaines, je n'ai pu sortir de l'appartement qu'accompagnée de ma tante ou de ma cousine. Malgré l'immensité de la ville, nous ne quittons notre rue que pour gagner le parc voisin et donner du pain aux pigeons à la manière de vieilles filles ou pour faire quelques courses au marché. Oui, ici au moins j'échappe à la corvée d'aller ramasser les légumes... Je sais que tu souris en lisant ces mots.

Il m'était donc impossible de t'écrire librement.

Mais, depuis trois jours, je travaille dans l'hôpital où exerce mon oncle et au sein duquel il a été décidé que je purgerais ma peine.

Nous nous étions faites toutes deux une certaine idée de ce genre d'endroit. Une fois encore, nous avons tort.

L'immense bâtiment que nous nous étions représenté, accueillant des blessés et des malades par dizaines, tous les jours, est en fait une petite structure qui reçoit pour de longs séjours des enfants et des adolescents souffrant de troubles psychiatriques.

Mais ne me crois pas pour autant, chère Lizzie, livrée aux égarements de fous en tout genre. Rassure-toi, en trois jours, je n'ai ressenti ni peur ni gêne. Certains des patients ont l'air aussi normal que toi ou moi – quoique, en ce qui me concerne, j'aie quitté depuis quelques mois les sentiers de la normalité, du moins aux yeux de ma famille...

Il y a ici une vingtaine de résidents (je ne dois plus parler de fous), et au moins autant de membres d'encadrement. Mon oncle dirige l'ensemble des services et arrive avec moi tous les matins à huit heures. Nous prenons le métro ensemble et je suppose que je m'habituerai bientôt à ce moyen de transport. Sans doute l'acuité de mes sens en sera-t-elle amoindrie, mais n'est-ce pas ainsi que je deviendrai parisienne ?

Mes missions sont très variées : je dois trier les notes des médecins et les ranger dans les dossiers des patients, aider le personnel à servir et à débarrasser lors des repas et enfin nettoyer les bureaux l'après-midi. J'ai tout de même droit à une pause de treize à quatorze

heures, pendant laquelle je suis autorisée à sortir prendre l'air dans le parc.

Tu connais ma passion pour les arbres et tu devines combien cette trêve m'est précieuse – si l'on oublie la présence de certains pensionnaires qui ont un goût prononcé pour les balancements et les cris...

L'après-midi, je cesse mon travail à seize heures puisque je suis tenue de suivre les cours du soir qui me permettront de me présenter à l'épreuve du baccalauréat en juin prochain. Je quitte seule le centre pour me rendre à mes leçons, qui ont lieu dans une salle habituellement utilisée pour la catéchèse. Pour cela au moins, je ne suis pas dépaysée. Nous sommes huit filles à préparer le programme de la section mathém et, pour l'instant, je ne ressens pas encore les difficultés que j'ai connues l'année dernière (le contraire serait inquiétant, vu que je n'ai encore assisté qu'à trois cours !).

À vingt heures, je regagne l'appartement de la rue Saint-Maur.

Je bénis déjà ces fins de journée où je circule seule dans les rues de Paris (même si je sais que ma tante chronomètre mon temps de